

## **G. GUSDORF, *LA PAROLE***

### **1. Pourquoi Gusdorf parle-t-il de « données abstraites » pour le langage et la langue, et de « réalité » pour la parole ? Qu'est-ce que cela change ?**

Le langage et la langue sont dits « données abstraites » parce qu'ils n'existent qu'à travers ceux qui les mettent en œuvre : il n'y a pas de langage en général ni de langue sans locuteurs. Ils sont des conditions de possibilité, un cadre que la parole incarne en le faisant passer à l'acte. La parole, elle, est une « réalité humaine telle qu'elle se fait jour dans l'expression » : c'est le moment concret où un individu affirme quelque chose de lui-même. Cette distinction change la perspective : ce n'est plus la structure du système qui intéresse en premier lieu, mais ce qu'un sujet fait de ce système au moment de parler. Elle prépare directement la notion de parole comme affirmation de la personne.

### **2. Dans l'expérience comparant un enfant et un jeune singe, à quel moment et pourquoi la comparaison « perd son sens » ?**

La comparaison perd son sens lorsque le développement du singe s'arrête, alors que celui de l'enfant prend un nouvel essor. Jusqu'environ dix-huit mois, les deux sujets répondent aux mêmes tests avec des succès variables, et l'on ne peut les départager. Mais à partir du seuil du langage, l'enfant accède à une réalité nouvelle, la voix s'associe à l'audition au service d'une fonction supérieure, tandis que le singe demeure soudé à l'émotion et à la situation. La différence devient alors de nature et non plus de degré : le singe n'est qu'un animal, l'enfant accède à l'humain.

### **3. Expliquer la différence entre signe et signal. Trouver un exemple qui illustre cette différence.**

Le signal est une réaction conditionnelle à une situation reconnue dans sa forme globale, sans analyse de ses éléments : il appelle une conduite immédiate et adaptée. Le signe, lui, permet de décomposer la situation, de la perpétuer en l'absence de son objet, et de prendre position à distance du présent. Exemple possible : le chien qui s'assoit au mot « assis » répond à un signal, il réagit à un ordre dans sa situation présente. Le mot « chien », employé pour évoquer un animal absent, dans une conversation sur une promenade passée, relève du signe : il représente sans que l'objet soit là.

### **4. Pourquoi l'aphasie est-elle, pour Gusdorf, une « contre-épreuve » qui confirme le rôle du langage ? Que perd exactement l'aphasique ?**

L'aphasie est une contre-épreuve parce qu'elle montre, par la négative, ce que le langage apporte : si la défaillance du langage entraîne une perte générale du monde, c'est que le langage constitue ce monde. Gusdorf insiste sur le fait que l'aphasique ne perd pas seulement des mots : il perd le sens de l'unité et de l'identité de l'objet, les termes ne parviennent plus à rassembler sous une même étiquette des objets ou qualités semblables. Il devient captif de la situation concrète, désadapté de la réalité humaine. Ce qui est perdu, c'est donc la capacité de mettre le monde à distance par le signe.

### **5. En quoi la 11<sup>e</sup> Thèse sur Feuerbach éclaire-t-elle la formule selon laquelle le langage « ne crée pas le monde » mais le « constitue » ?**

Marx oppose interpréter et transformer : la philosophie se contente de donner au monde des sens différents, il s'agit de le modifier. Gusdorf reprend cette opposition pour dire que le langage ne fait pas exister le monde (« objectivement le monde est déjà là »), mais qu'il le transforme en univers humain, en un monde pourvu de sens, d'objets stables et de désignations. Le langage est donc une forme d'action sur le monde, plus qu'une simple description : il le réédifie en le rendant habitable par l'homme. Constituer, dans ce sens, c'est donner forme et signification à ce qui préexiste.

**6. Que veut dire Gusdorf quand il écrit que le mot est « index de valeur » et non « notation objective » ? Proposer un exemple.**

Une notation objective se contente de désigner une chose telle qu'elle est, indépendamment de qui la nomme. L'index de valeur, en revanche, désigne en même temps une attitude, une orientation de la personne : le mot isole l'objet en fonction de son environnement et d'une décision. Exemple : le mot « bête », employé pour décrire un animal dans un guide naturaliste, relève de la notation ; le même mot, lancé à quelqu'un qu'on méprise, devient un index de valeur, qui dit à la fois la chose et le jugement porté sur elle. Le mot n'est donc jamais neutre : il engage celui qui le prononce.

**7. Pourquoi le texte se termine-t-il sur la figure d'Orphée ? Quel lien existe-t-il entre ce mythe et l'idée du « pouvoir de la parole » ?**

Orphée, premier des poètes, charme les bêtes, les plantes et les pierres par la seule puissance de sa voix. Le mythe illustre ce que Gusdorf vient de décrire : la parole ne se contente pas de décrire la réalité, elle a autorité sur elle, elle transforme l'univers en surréalité humaine. Le pouvoir de la parole n'est donc pas magique au sens strict : il tient à la capacité de l'homme à donner forme et sens au monde, à l'organiser par des mots. Le mythe clôt le texte en résumant son mouvement : le langage n'est pas un outil parmi d'autres, il est ce par quoi l'homme prend possession du réel.

## **É. BENVENISTE, « COMMUNICATION ANIMALE ET LANGAGE HUMAIN »**

**1. Repérez dans le texte les trois conditions que Benveniste reconnaît comme communes au système des abeilles et au langage. En quoi ces convergences rendent-elles la distinction finale de Benveniste plus articulée ?**

Les trois conditions que Benveniste reconnaît au système des abeilles sont le symbolisme conventionnel (les danses transposent des données objectives, distance et direction, selon une correspondance constante), la mémoire et la conservation (l'abeille enregistre des données spatiales et les restitue) et le cadre communautaire (le système est partagé au sein d'une société organisée).

Ces convergences rendent la distinction plus articulée parce qu'elles obligent Benveniste à ne pas poser une coupure absolue. Il reconnaît d'abord à l'abeille une véritable capacité symbolique, puis cherche à préciser ce qui, malgré cela, manque à son système. La distinction ne repose donc plus sur un critère unique et global, mais sur une série d'oppositions qui isolent chacune une capacité précise du langage humain.

**2. Repérez dans le texte les cinq oppositions par lesquelles Benveniste refuse aux abeilles le nom de langage. Laquelle de ces cinq oppositions vous paraît la plus décisive ? Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ?**

Les cinq oppositions sont l'absence de canal vocal (communication gestuelle et visuelle contre voix indépendante de la lumière), l'absence de dialogue (la danse déclenche une conduite sans réponse linguistique, contre la réciprocité du « nous parlons à d'autres qui parlent »), l'absence de relais (l'abeille ne transmet que ce qu'elle a constaté, contre un substitut de l'expérience transmissible sans fin), la fixité du contenu (le message ne porte que sur la nourriture, contre une variété illimitée) et l'indécomposabilité (le message est un tout global, contre la double articulation en morphèmes et phonèmes).

Il n'existe pas de réponse unique attendue. On peut toutefois défendre l'indécomposabilité comme la plus décisive, car c'est la double articulation qui rend possibles les quatre autres : elle permet de combiner des éléments à l'infini (contenu illimité), de dire ce qui n'est pas présent (relais), et d'entrer dans un échange où chaque énoncé peut être repris et modifié (dialogue). L'absence de voix, au contraire, ne touche que le canal et laisse intacte la structure du message.

**3. Von Frisch a établi expérimentalement le fonctionnement des danses de l'abeille ; Benveniste s'appuie sur cette description sans la remettre en cause. Que change, dans son argumentation, le fait de partir d'une recherche zoologique plutôt que d'une réflexion strictement philosophique sur le langage ?**

Partir d'une recherche expérimentale donne à Benveniste un objet empirique et vérifiable, au lieu d'une définition posée a priori. Sa distinction se construit contre un cas réel et documenté, ce qui la rend plus difficile à contester sur le plan des faits, mais la soumet aussi à une objection empirique : les travaux de von Frisch ont depuis été précisés et discutés.

L'analyse porte ainsi sur ce que le cas le plus élaboré de communication animale connu ne parvient pas à faire, et non sur ce que le langage devrait être en général. Le raisonnement procède par comparaison terme à terme, ce qui oblige à nommer précisément chaque différence.

**4. Repérez d'abord, chez Gusdorf (La parole, chapitre : « La parole comme seuil de l'univers humain »), les termes par lesquels il oppose le signal et le signe. Repérez ensuite, chez Benveniste, les termes par lesquels il oppose le code fermé des abeilles et le langage articulé de l'homme. La distinction de Benveniste reprend-elle celle de Gusdorf, la précise-t-elle, ou la déplace-t-elle ?**

Chez Gusdorf, l'opposition se formule entre le signal, « réaction conditionnelle à une situation reconnue dans sa forme globale, mais non analysée dans son détail », et le signe, qui est un « abstrait de la situation » permettant de la décomposer et de la perpétuer, d'« échapper à la contrainte de l'actualité ». Le signal est lié à la présence concrète, le signe rend possible la distance et l'absence.

Chez Benveniste, l'opposition se formule entre le code de signaux des abeilles, message global et indécomposable, lié à une situation immédiate (la nourriture présente, ses coordonnées), et le langage humain, articulé en unités significatives et en unités d'articulation, capable de transmettre un substitut de l'expérience.

Les deux repérages se recouvrent largement : le caractère global et indécomposable du message de l'abeille correspond au signal gusdorfien, la double articulation et le substitut de l'expérience correspondent au signe. Benveniste reprend donc la distinction de Gusdorf, mais la précise en donnant des critères linguistiques internes (articulation, dialogue, relais) là où Gusdorf reste sur une opposition plus générale entre adaptation à l'actualité et distance au présent. Il la déplace aussi légèrement : là où Gusdorf attribue la coupure à une « vocation originnaire à l'humanité », Benveniste la fait reposer sur des propriétés observables d'un système.



## G. DELEUZE, F. GUATTARI, LANGUE ET STYLE

### 1. Repérez la définition du style donnée dans le premier passage. En quoi le bégaiement diffère-t-il d'un simple défaut de prononciation ?

Le style est défini comme « un agencement d'énonciation », et non comme une création psychologique individuelle. Il consiste en un « procédé de variation continue » qui met en mouvement l'ensemble des éléments de la langue. Le bégaiement stylistique se distingue du défaut de prononciation par son objet et par son statut. Le défaut touche l'exécution de la parole chez un individu qui n'arrive pas à articuler, et il est subi. Le bégaiement de l'écrivain porte sur le système lui-même : il ne fait pas trébucher la voix, il fait varier les règles, le lexique, la syntaxe, et jusqu'aux éléments non linguistiques. Le texte le formule ainsi : « Bégayer, c'est facile, mais être bègue du langage lui-même, c'est une autre affaire. » Le bégaiement est donc une opération volontaire et créatrice, non une difficulté.

### 2. Que désignent les termes « majeur » et « mineur » dans ce passage ? Qu'est-ce que cette précision change par rapport à l'idée d'une langue minoritaire au sens courant ?

Ces termes désignent des usages ou des fonctions de la langue, et non des langues distinctes. La langue mineure ne se définit donc pas par le nombre de ses locuteurs ni par son statut officiel, comme le suggère l'idée courante d'une langue minoritaire. Elle se définit par le traitement qu'on lui fait subir : restreindre les constantes et étendre les variations. Une langue majeure, c'est-à-dire la langue standard, peut ainsi être traitée de manière mineure par celui qui la pratique.

La précision change deux choses. D'abord, la langue mineure devient un geste accessible à tout locuteur, y compris dans une langue dominante, et non un fait sociologique subi. Ensuite, elle transforme le jugement porté sur les formes « mineures » : ce que les linguistes lisent comme un appauvrissement ou une préciosité relève, selon les auteurs, d'une même opération, une sobriété qui retranche et une surcharge qui étend. Le texte dit d'ailleurs : « Soustraire et mettre en variation, retrancher et mettre en variation, c'est une seule et même opération. »

### 3. Comparez le « dépôt sédimentaire » de Gusdorf et le fait de « faire bégayer la langue » chez Deleuze et Guattari : le second suppose-t-il le premier, ou s'y oppose-t-il ?

Le second suppose le premier, mais il ne s'y réduit pas. Pour que la langue puisse être « bégayée », il faut qu'elle possède des constantes, c'est-à-dire un ensemble de règles et de termes déjà fixés. Le texte le dit en ces termes : il faut tendre des tenseurs « dans toute la langue », en « resserrant les constantes » et en « étendant les variations ». Le dépôt de Gusdorf fournit donc le matériau sur lequel le style travaille. Le geste s'oppose toutefois à l'idée que ce dépôt serait l'horizon final de la langue. Gusdorf décrit une sédimentation qui s'impose au parler individuel et prend « valeur d'institution ». Deleuze et Guattari, eux, contestent la représentation d'une langue « homogène » gouvernée par des universaux, et font de la fixité un point de départ à déplacer. La langue reçue reste une contrainte, mais elle cesse d'être un destin.

### 4. À partir de ce texte, construisez une réflexion sur le concept d'entre-deux. [Pistes de réflexion]

Le texte ne propose pas de définition de l'entre-deux, mais plusieurs formules permettent de le construire. On peut partir de l'idée que l'auteur mineur est « l'étranger dans sa propre langue » : il n'est ni tout à fait dedans ni tout à fait dehors, et cette position intermédiaire fait précisément le style.

## HLP Philosophie | I.1. La parole, entre expression et représentation | Corrigés

Une première piste consiste à montrer que l'entre-deux ne se réduit pas à un compromis. Le texte oppose l'« être » qui fixe la langue comme constante et la « conjonction et » qui met tout en variation : « De l'un à l'autre, tout bascule. » L'entre-deux désigne alors une tension entre deux pôles, non un point d'équilibre entre eux.

Une deuxième piste s'appuie sur l'expression « bilingue, multilingue, mais dans une seule et même langue ». Elle permet de penser un entre-deux intérieur à une langue, sans passage vers une autre. Le dédoublement n'est pas géographique mais interne au langage.

Une troisième piste conduit au concept de devenir. Le texte précise que « le problème n'est pas celui d'une distinction entre langue majeure et langue mineure, mais celui d'un devenir ». L'entre-deux serait alors un mouvement plutôt qu'une position stable, ce qui permet de le relier à la notion de seuil du cours sur Gusdorf.

Pour articuler la réflexion au cours, on peut enfin rapprocher cet entre-deux de la distinction de Merleau-Ponty entre parole parlée et parole parlante, ou de la tension entre code et dialogue chez Benveniste. Dans les deux cas, le sujet se tient entre une forme reçue et un sens qui naît dans l'usage.